
Sarah KAY, *Animal Skins and the Reading Self in Medieval Latin and French Bestiaries*

Thierry Buquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4739>

DOI : 10.4000/ccm.4739

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018

Pagination : 304-307

ISBN : 978-2-9525181-6-1

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Thierry Buquet, « Sarah KAY, *Animal Skins and the Reading Self in Medieval Latin and French Bestiaries* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 243 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 22 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4739> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.4739>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sarah KAY, *Animal Skins and the Reading Self in Medieval Latin and French Bestiaries*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2017.

Sarah Kay, professeure de littérature française à l'université de New York, propose, dans ce court et dense ouvrage, une étude originale sur les bestiaires médiévaux. Si S. Kay a déjà publié de nombreux articles sur les bestiaires latins et romans, elle propose ici un essai ambitieux qui aborde différentes thématiques : la philologie (histoire des différentes familles issues du *Physiologus*), la codicologie (les bestiaires dans leur matérialité manuscrite, notamment celui de l'espace de la page, faite de parchemin), la psychologie (projection du « moi » du lecteur dans la matérialité de la lecture), l'analyse littéraire (étude de chapitres relatifs à de nombreux animaux, notamment concernant le rapport à la peau) et la philosophie (réflexions sur la césure homme-animal). Il s'agit d'analyser comment les bestiaires ont été reçus et appréhendés par leurs lecteurs, et comment ils ont pu influencer la perception de la relation homme-animal.

L'ouvrage est structuré en 6 chapitres d'une vingtaine de pages chacun, entourés par une introduction de 22 p. et d'une conclusion de 7 p., le texte faisant un total de 156 p. Les notes sont regroupées en fin de volume sur plus de 30 p. Une très utile annexe (p. 157-161) présente de façon synthétique et chronologique les différentes familles de bestiaires. Enfin, un index (p. 198-203) liste les auteurs, animaux, notions et manuscrits cités. On pourra regretter l'absence d'une bibliographie finale, les références étant citées dans les notes sous forme abrégée, mais sans renvoi vers la première citation complète, ce qui rend difficile leur usage. Le livre est illustré de 28 petites figures noir et blanc, insérées dans le cours du texte, et d'un cahier central de 28 planches couleur pleine page, images donnant à voir des manuscrits enluminés de bestiaires, et non seulement pour le plaisir des yeux, car chaque image sert d'argument au discours au long des différents chapitres.

Cet essai s'appuie en grande partie sur des concepts tirés des sciences philosophiques, et principalement sur les œuvres de Giorgio Agamben, Didier Anzieu, Sigmund Freud et Jacques Derrida. Le contexte intellectuel de l'ouvrage est celui du post-humanisme, des « *critical animal studies* », de l'« *animal turn* » des sciences humaines et des « *skin studies* ».

La convocation de ces auteurs pourrait surprendre dans l'étude de textes du Moyen Âge, mais l'a. sait aussi convoquer les théologiens et philosophes antiques et médiévaux (Aristote, Augustin, Ambroise, Honorius Augustinensis, Hugues de Saint-Victor, etc.), pour ancrer sa réflexion dans le contexte intellectuel médiéval.

La longue introduction (*Skin, Suture and Caesura*, p. 1-21) présente tous les thèmes qui vont être abordés par la suite, en faisant un rappel sur la tradition et l'histoire des bestiaires latins et romans (p. 9-11), le contexte intellectuel médiéval (analyse des *realia* bibliques, intérêt pour la nature au XIII^e s., édification et prédication à partir d'exemples tirés du monde animal, p. 12-13) et le lectorat varié des bestiaires (enseignement, théologie, lectorat savant et aisé). L'introduction présente également les outils conceptuels utilisés : le « moi-peau » de D. Anzieu et la « machine anthropologique » de G. Agamben (construction de l'identité humaine dans la séparation avec l'animal). L'ambition de l'a. est de relier la césure homme-animal intérieure de G. Agamben avec la frontière extérieure de la peau (D. Anzieu), en la reliant à celle de la peau de parchemin de la page du manuscrit. Cette frontière externe du « moi-peau » (traduit en *Skin ego* chez S. Kay) est déstabilisée quand elle est en contact avec la peau de parchemin de la page « animale ». Cette « déshumanisation » du moi-peau face à la peau animale crée une suspension de la « césure » entre homme et animal, cet effet restant inconscient (p. 17). S. Kay définit elle-même son approche comme celle d'une « phénoménologie spéculative » (« *I sketch a speculative phenomenology of the use of the parchment book* », p. 3).

Le premier chapitre (*Books, Word, Page*, p. 23-40), étudie les rapports entre Création, nature et Bible, et le rôle de la Genèse dans le rapport des médiévaux avec le monde animal. L'a. rappelle notamment que certains bestiaires sont insérés dans des manuscrits bibliques entre les livres de la Genèse et de l'Exode (p. 26). Dans le *Physiologus*, et les bestiaires qui en découlent, une citation biblique ouvre souvent un chapitre sur l'animal. L'a. rappelle que, depuis Augustin, les animaux peuvent être lus par les hommes à des fins symboliques, en bonne ou en mauvaise part, selon le contexte. Si les bestiaires (notamment ceux de la famille B-Isidore) intègrent l'analyse étymologique des zoonymes, parfois dans une perspective allégorique, ces textes ne respectent pas les classements isidorien du monde animal (p. 36). Le bestiaire manuscrit est ce lieu, fait de peaux de bêtes, où l'animal est l'objet de la médiation d'un savoir religieux et allégorique.

Le chap. 2 (*Garments of Skin*, p. 41-62), analyse les rapports entre peau humaine et peau animale. Adam et Ève furent vêtus de peau de bêtes quand ils furent chassés du Paradis : la peau animale et le péché animalisent ainsi les hommes. Saint Augustin évoque en opposition la peau immatérielle du firmament créée par Dieu, qui se projette dans les Écritures ; S. Kay rappelle qu'Hugues de Saint-Victor relie ce passage d'Augustin aux *codices* de parchemin, fait de peaux d'animaux morts, dans une réflexion sur la vie humaine fugace s'opposant à la Vie éternelle (p. 41-42). Ces réflexions sur la peau comme vêtement et comme support de l'écrit se poursuivent à travers l'exemple de la mue du serpent dans les bestiaires. L'a. présente alors des pages d'un bestiaire (BnF Lat 3630, pl. 6, avec l'image du serpent) présentant des « signes d'animalité » : trous de ver, marques, follicules pileux. L'a. tire argument de l'aspect de cette page pour une réflexion sur le statut de la peau en relation avec la Chute (p. 47). L'argument nous semble un peu forcé, car il s'agit d'un folio présentant son côté poil au fil de couture, au centre d'un cahier. Il paraît ici étrange de relier une règle codicologique bien connue à une réflexion philosophique sur le statut de la peau. De même, l'a. dit que l'aspect plus blanc et plus lisse d'un autre parchemin permet au lecteur d'envisager un monde d'avant la chute, où la peau est moins « charnelle » (p. 48). Là encore, l'a. ne s'attarde pas sur le fait que ce second parchemin est probablement un velin, utilisé pour un manuscrit plus luxueux. L'a. donne d'autres exemples à partir du crocodile, dont la peau est transpercée par l'*hydrus*. S. Kay insiste à ce propos sur le fait que texte et image du crocodile sont souvent réalisés sur des parchemins abîmés, déchirés ou perforés, comme pour attirer l'attention du lecteur sur la fragilité de la peau. C'est là, à notre avis, mettre beaucoup d'intentionnalité dans la fabrication du codex, tant il semble difficile de démontrer que certains cahiers ont pu avoir été réservés pour certains chapitres ou certaines images. Mais malgré cela, l'a. conclut ce chapitre sur l'apparence de la page de parchemin qui, perçue comme une tunique de peau, a influencé les lecteurs dans leur perception de leur propre peau, en convoquant Anzieu et son concept de moi-peau.

Le chap. 3 (*Orifices at the Library*, p. 63-86) évoque les sens, les orifices corporels et la sexualité, souvent mis en scène dans la description des animaux, pour édifier les hommes sur les dangers de la chair. S. Kay explique que, selon les bestiaires, l'organisation par séquence de chapitres tend à mettre en valeur certains thèmes : la version B-Isidore crée une séquence castor-hyène-belette, trois animaux dont les propriétés sont liées à la sexualité. Ces trois animaux

sont aussi étudiés dans diverses autres versions, dont le *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc. On suivra plus difficilement l'a. quand elle met en parallèle les trous et lacunes du parchemin avec les orifices du corps humain ou animal, influençant ainsi le lecteur dans sa perception de la peau animale ou humaine.

Le chap. 4 (*Cutting the Skin*, p. 87-107) évoque la mort et le sacrifice, donc la vulnérabilité de la peau. Trois thèmes zoologiques y sont étudiés : l'animal bienfaiteur, l'animal-proie (chassé par l'homme) et l'animal attaquant l'homme. S. Kay y étudie le sacrifice du pélican qui nourrit de son sang ses petits en se transperçant le corps, ce qui fait de lui une figure christologique. La licorne et le singe sont victimes des chasseurs – S. Kay observe que le thème de la chasse est de plus en plus présent dans les bestiaires de la seconde famille. L'a. mentionne également les bêtes féroces et prédatrices (*bestiae* selon Isidore), comme le crocodile, le *pardus* et le lion. Ce dernier, à partir de la seconde famille des bestiaires, tend à présenter l'image d'un roi magnanime plus que cruel.

Le chap. 5 (*The Riddle of Recognition*, p. 108-127) évoque les questions de la reconnaissance, de l'*imago* et de la *similitudo*. Ces questions sont mises en perspective avec la philosophie aristotélicienne, et celle des auteurs du XII^e s. (Honorius Augustinensis, que S. Kay nomme par erreur «*of Autun*»). S. Kay étudie l'oiseau *caladrius*, qui sait reconnaître un homme qui va mourir de maladie, le tigre qui croit reconnaître son petit dans un miroir. S. Kay évoque également la figure du microcosme et du macrocosme, question importante au XII^e s., et de la place de l'homme dans la nature. L'a. évoque un manuscrit particulier (Munich BSB Clm 2655), où un bestiaire (version *Dicta chrysostomi*) est inséré entre l'encyclopédie de Thomas de Cantimpré (*Liber de natura rerum*) et le *De philosophia mundi* de Guillaume de Conches. À la fin du bestiaire, une double page présente les deux schémas du macrocosme et du microcosme, chose tout à fait inhabituelle. Autre élément remarquable dans ce manuscrit, le livre de l'anatomie de l'homme, qui ouvre habituellement l'encyclopédie de Thomas, se trouve ici déplacé à la fin, juste avant le bestiaire. Le texte des *Dicta chrysostomi* se trouve alors entouré de deux éléments invoquant l'anatomie humaine en rapport avec le cosmos. Toutes ces questions relatives à la ressemblance et la reconnaissance se vérifient au fil du temps, selon l'a., par une plus grande intégration de l'homme dans le bestiaire, dans une plus forte interaction avec le monde animal (prédation et comportement «*humain*» des animaux).

Le chap. 6 (*Skin, the Inner Senses, and the Soul as «inner Life»*, p. 128-148), évoque lui la reconnaissance

et la ressemblance morale, celle de l'âme. S. Kay rappelle que de nombreux traités de l'âme sont écrits aux XII^e et XIII^e s. Chez Richard de Fournival, le comportement humain est systématiquement rapproché du comportement animal dans son *Bestiaire d'amour* ; de plus Richard cite la *Métaphysique* d'Aristote dans son prologue. L'*Aviarium* d'Hugues de Fouilloy met en scène des oiseaux, dont les caractères servent d'exemples moraux aux clercs. Dans de nombreux bestiaires, la maternité et les rapports filiaux des animaux sont souvent mis en scène pour édifier le lecteur : la guenon et ses petits, l'éléphant protégeant son éléphanteau du serpent-dragon. En fin de chapitre, S. Kay présente le concept de «*manuscript matrix*», c'est-à-dire le manuscrit comme espace virtuel qui englobe le lecteur dans une forme d'incorporation «*maternelle*» (p. 142-143). L'a. se fait le défenseur d'un «*inconscient codicologique*», où le lecteur est l'objet d'interférences contingentes par le regard et la sensation (notamment tactile), créant ainsi un espace d'imagination et de réflexion, où la matérialité de la page influence la lecture.

La conclusion (*Reading bestiaries*, p. 149-156) rappelle les principales notions étudiées dans le livre. L'a. le dit d'ailleurs sans détour : «*In many ways these pages recapitulate themes considered in earlier chapters.*» (p. 156). S. Kay insiste sur l'évolution du genre du bestiaire et de ses diverses versions, remettant en question la synthèse de Mc Culloch (1962) sur ce corpus. S. Kay estime qu'elle met en avant les racines continentales des bestiaires, et le rôle central de la France dans les transmissions et passages d'un texte latin à l'autre ou par les versions vernaculaires, au contraire de Mc Culloch, qui voyait le bestiaire comme un genre essentiellement anglais. Enfin, la dernière phrase de la conclusion résume bien le contenu du livre sur la relation de l'identité de l'homme face aux autres créatures animales : «*The skins of those other creatures not only provide the material support for that instruction, they also shape readers understanding by the constant, if silent, challenge to rethink the grounds of their identity.*»

Ce livre est très dense et bien documenté : l'a. montre une connaissance intime des manuscrits des bestiaires. Cet essai fort stimulant a de nombreuses qualités, tant sur la mise en perspective des différentes familles de bestiaires et leur évolution à travers le temps (tout au long des chapitres et par l'annexe spécifiquement consacrée à ce sujet), que par l'analyse fine des chapitres décrivant les animaux, bien mis en perspective dans le contexte théologique et philosophique des XII^e et XIII^e s. L'analyse iconographique est bien souvent remarquable, en reliant souvent chaque image

à un programme iconographique plus global. Je serai, à titre personnel, plus réservé sur les nombreux parallèles que fait l'a. entre texte, iconographie et structure matérielle du parchemin (déchirures, taches, trous de vers, follicules pileux). Ces interférences auraient selon l'a. une grande influence sur le lecteur, alors qu'elles ne sont probablement que le fruit du hasard de la constitution codicologique des manuscrits. À ce propos, il est étonnant que l'a. ne cite aucune étude ou manuel codicologique pour étayer son propos, et qu'elle n'évoque pratiquement pas les processus de fabrication et de commercialisation (pratiques d'atelier, d'enlumineurs et de copistes, etc.), alors que l'étude matérielle de la page lui fournit beaucoup d'arguments (pas toujours convaincants selon moi) pour étayer son propos. S. Kay part du principe que le lecteur a toujours à l'esprit que le parchemin est une peau d'animal, ce qui n'a rien d'évident. Dans leur grande majorité, les bestiaires étant copiés sur parchemin, leur origine animale devient en sorte «transparente» pour le lecteur – qui aujourd'hui pense aux arbres quand il feuillette un livre de papier? Il est dommage que l'a. n'ait pas du tout abordé cet aspect de la question. Malgré ces quelques réserves, les lecteurs intéressés par l'histoire des bestiaires latins et français trouveront dans ce livre de nombreuses informations utiles et des réflexions stimulantes sur leur nature, leur tradition et leur évolution. Les historiens des animaux trouveront quant à eux des éléments d'analyse sur de nombreuses espèces, à chaque fois étudiées dans un contexte philologique et codicologique précis.

Thierry BUQUET.